

La rencontre avec l'œuvre de Gramsci n'aura pas lieu (1975-1978)

Anthony Crézégut

Independent Scholar, anthony.crezegut@gmail.com

Received: 19.02.2026 - Accepted: 22.05.2026 - Published: 30.06.2026

Abstract

Cet article vise à expliquer pourquoi l'œuvre de Gramsci n'a finalement pas été reçue, accueillie et lue en France à la fin des années 1970. Après une longue période de diffusion quasi clandestine, sans accès à l'intégralité de ses œuvres, on observe une « renaissance » gramscienne, fortement politisée dans le contexte de l'eurocommunisme (1972-1976). Cependant, dès 1977-1978, Gramsci disparaît de la sphère publique française. Cette histoire est ici présentée comme une succession d'actes manqués et de forclusions de l'objet gramscien. De la rencontre avortée avec les grands intellectuels français de l'époque à l'EHESS en 1975 à l'absence notable d'intellectuels français dans les débats transalpins entourant le Colloque de Florence en 1977. Entre-temps, il y eut le destin tragique, voire tragi-comique, d'une édition complète des *Cahiers* auprès de Gallimard, qui connut de grandes difficultés de publication et ne parut qu'après que la mode se soit déjà estompée. C'est aussi l'occasion de rendre hommage aux chercheurs gramsciens solitaires, tels que Robert Paris et André Tosel, qui ont tant fait pour maintenir vivante la flamme du grand philosophe italien dans les ruines du gramscisme après les années 1980.

Keywords

Transferts Culturels, Histoire Intellectuelle, Etudes Italiennes, Histoire de l'Édition des Cahiers de prison, Histoire du présent

The Encounter with Gramsci's Work Will Not Take Place (1975–1978)

Abstract

This article aims to explain how Gramsci's work was ultimately not received, welcomed and read in France in the late 1970s. After a long period of semi-clandestine circulation, without access to his complete works, there was a Gramscian 'renaissance', which was highly political in the context of Eurocommunism (1972-1976). However, by 1977-1978, Gramsci had disappeared from the French public sphere. This story is told here as a series of *actes manqués* and foreclosures of the Gramscian object. From these aborted meeting with the great French intellectuals of the time at the EHESS in 1975 to the notable absence of French intellectuals in the transalpine debates surrounding the Florence Colloquium in 1977. In between, there was the tragic, or tragicomic, fate of a complete edition of the *Cahiers* by Gallimard, which had great difficulty in being published and only came out after the fashion had already passed. This is also an opportunity to pay tribute to the solitary Gramscian scholars, such as Robert Paris and André Tosel, who did so much to keep the flame of the great Italian philosopher alive in the ruins of Gramscianism after the 1980's.

Keywords

Cultural transfer, Intellectual History, Italian Studies, Western Marxism, History of the Publication of the Prison Notebooks, History of the Present

La rencontre avec l'œuvre de Gramsci n'aura pas lieu (1975-1978): notes sur une impossible réception au-delà des modes françaises

Anthony Crézégut

Je vais pour partie ici vous livrer le fruit de ma thèse quelque peu gargantuesque, de 2.000 pages, et du manuscrit inédit qui sera publié l'an prochain à Lyon par ENS Éditions.¹

Il me faut partir de 1977, soit le 40e anniversaire de la mort de Gramsci. L'Institut éponyme organise alors le Congrès de Florence, qui est censé, y compris pour le PCI, marquer l'acmé de l'hypothèse eurocommuniste et en sera déjà son chant du cygne en Europe. Des archives de l'Institut, il ressort que plusieurs parties du monde s'enthousiasment alors pour Gramsci. Des initiatives fleurissent en Amérique latine comme dans la péninsule ibérique, dans le monde anglophone, et même en Europe de l'Est. En France, c'est une fin de non-recevoir. Au même moment où Gallimard s'apprête enfin à publier le premier tome de l'édition intégrale critique des *Cahiers de Prison*, c'est de mauvais augure. Ironiquement, dans les archives de l'Institut une francophone se passionne pour la diffusion de l'œuvre de Gramsci. Il s'agit de Chantal Mouffe, belge installée à Londres, qui envisage un travail médiateur orienté vers le monde anglophone.²

La centralité relative de la France s'éteint, le pays qui, avec sa première édition anthologique de qualité en 1959, avait devancé l'anglais et s'était substitué à l'italien, pour toute une série de traductions, du Portugal au Japon, de la Roumanie à la Turquie, en passant par le monde arabe, l'Iran ou l'Afrique francophone évidemment. Le printemps gramscien, de 1972 à 1976, dans le contexte de l'Union de la gauche, du Programme commun et de l'eurocommunisme et dans le sillage de mai 1968, s'achève et laisse place aux années d'hiver.

¹ Je remercie Jean-Claude Zancarini et Romain Descendre pour leur aide dans ce processus d'édition.

² Lettre de Chantal Mouffe à Franco Ferri, 2 février 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome, UA-256.

Un des paradoxes est que même dans cet âge d'or, Gramsci est plus cité, commenté, mobilisé dans des jeux symboliques que réellement lu. En effet, deux anthologies avaient été publiées par les Éditions Sociales, maison du Pcf, mais très peu diffusées, entravées même par ce parti qui suspectait Gramsci d'alimenter l'hérésie libérale italienne. Les éditeurs commerciaux avaient dans les années 1950 tous refusé de publier un auteur dont la prose était inadaptée au public français, le projet trop coûteux, et la forme de *Zibaldone* éprouvante. Si Gallimard prit finalement une option entre 1961 et 1963, il fallut près de quinze ans pour qu'elle publie enfin juste le premier tome des *Cahiers de prison*, et encore près de vingt de plus pour achever le projet. Cela pose question.

Nous allons donc produire un raisonnement ternaire. Premièrement, la longue marche entravée vers l'édition intégrale des *Cahiers* par Gallimard, reprenant le travail déjà entamé par Einaudi (une édition critique, scientifique, philologique). Deuxièmement, éclairer, de façon plus anecdotique que la longue explication contextuelle nécessaire, comment cette œuvre n'a pas rencontré le public attendu, comment l'espace public français ou plutôt parisien ne lui a pas laissé la place qu'elle méritait.

1. Sortir l'hypothèse de la censure: un «Caporetto éditorial»?

Parler de censure est un terme fort, peut-être exagéré. Elle peut être de diverses natures: politique ou économique, structurelle et conjoncturelle, contournée ou négociée. J'en fis tout l'éventail sur les années 1950 dans ma thèse.³ Dans les années 1970, les rumeurs allaient bon train, relayées notamment par «Le Monde», et alimentées par Maria-Antonietta Macciocchi, évoquant un «Comité pour la diffusion des œuvres d'Antonio Gramsci en France». Gallimard se fait fort de répondre par voie de presse, soulignant que dès 1974 ils publieront 4 000 pages et sept volumes sous la direction de Robert Paris.⁴ Charlie Hebdo en fait ses choux gras avec son style singulier: «Gallimard n'a pas l'intention de continuer à ne pas oublier les œuvres de Gramsci dont elle possède les droits en France».⁵ En secret, c'est bien Ma-

³ On la retrouvera dans mon livre *Inventer Gramsci. Enquête sur un demi-siècle de vie intellectuelle française au prisme italien*, Lyon, ENS Éditions, 2026.

⁴ *Échos et Nouvelles*, «Le Monde», 20 décembre 1973.

⁵ *Vite on est pressés*, «Charlie Hebdo», 31 décembre 1973.

ria-Antonietta Macciocchi, autrice d'un douteux mais influent *bestseller* sur Gramsci, qui est à la manœuvre:

Nous avons fait aussi une action de pression sur Gallimard qui a les droits des *œuvres* de Gramsci depuis une vingtaine d'années, un comité s'est formé, ce sont de tout jeunes gens qui demandent à Gallimard de publier Gramsci et qui demandent les raisons pour lesquelles Gramsci n'a jamais été publié jusqu'alors [...]. Donc la fin de tout ça est qu'à Vincennes on a fait pression sur Gallimard et victoire puisque les écrits politiques vont sortir, les deux premiers volumes sont sortis. Les français auront dans leurs mains les *œuvres* de Gramsci.⁶

Les noms de censeurs potentiels circulent chez Gallimard, et si c'était Aragon, et pourquoi pas Sartre ou encore Raymond Aron. Si leur rôle fut longtemps ambigu, rien dans les archives, notamment celles de Gallimard, scrupuleusement distillées par Pierre Nora pour mes soins, ne permet de corroborer cette hypothèse. Lorsque j'interrogeais M. Nora sur cette affaire, la première chose qu'il me dit fut la suivante: «Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pour rien dans le retard chez Gallimard, je ne me suis pas occupé de la publication de l'*œuvre* de Gramsci».⁷ Dénégation freudienne ou aveu sincère, nous verrons et apaiserons cette vieille polémique. En tout cas, Pierre Nora était meurtri par les accusations venues d'outre-manche dans les années 1990, d'Hobsbawm ou Perry Anderson, le décrivant en maître-censeur parisien, avec son ami François Furet. Ce qui est sûr, d'après les archives, c'est qu'il a bien favorisé l'édition des *Lettres de prison* publiées dans sa collection, «Témoins», et semble bien en dehors, sans interférence directe, de l'édition tant des *Écrits politiques* que des *Cahiers* dans les années 1970. La gestion était confiée en pratique à Dionys Mascolo, et l'édition destinée à la «Bibliothèque de Philosophie» dont Sartre restait la figure tutélaire.

Concernant l'édition chez Gallimard, une brève chronologie s'impose. Rien ne semble avoir été fait entre l'acquisition des droits en 1961 et 1966. Sartre lui-même relance l'idée – alors qu'il disposait de manuscrits d'un premier projet failli en 1955, traduits par Marc Soriano – et choisit son homme.⁸ Ce sera Jacques Texier qui devrait s'occuper

⁶ Interview de Maria-Antonietta Macciocchi par Georges Hourdin, 1974, Archives Georges Hourdin, AN, Pierrefitte-sur-Seine.

⁷ Entretien avec Pierre Nora, 23 mai 2017, Paris.

⁸ Lettre de Pierre Verstraeten à Jacques Texier, 28 novembre 1966, Archives privées Jacques

de cette édition. Il a été convaincu par son petit volume sur Gramsci publié chez Seghers, très sartrien en effet.⁹ On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit aussi une façon de contrer la foucade anti-gramscienne, et plus largement la conception rigoriste du marxisme, de Louis Althusser, de plus en plus populaire parmi les étudiants parisiens.¹⁰ Il s'agit de prime abord d'un projet anthologique limité, tôt élargi en plusieurs volumes d'Écrits et *Cahiers*, et qui sera repris par Robert Paris après 1970. C'est alors une autre histoire, avec toute autre orientation politique et idéologique, et qui se calibrera finalement, après bien des retards que nous étudierons, vers une édition jumelle de l'Édition intégrale, critique, scientifique, philologique, des *Cahiers de prison* telle que Valentino Gerratana l'a conçue de l'autre côté des Alpes. Sans rentrer dans le détail, que j'ai raconté ailleurs,¹¹ les deux projets de Texier (1966-1969) et Paris (1970-1978) rencontrent des problèmes analogues et d'autres spécifiques à chacun des maîtres d'œuvre.

Premier problème commun, le côté méticuleux des érudits qui le coordonnent, nonobstant leurs problèmes de santé, loin de l'ambition commerciale première de l'éditeur. À l'origine, Sartre avalise en 1967 un projet en deux volumes (Écrits *théoriques*, *Lettres*), guère différent de ce qu'avait déjà produit le PCF. Texier désire élargir les Écrits *théoriques* en trois volumes pour les seuls *Cahiers* et un quatrième d'écrits pré-carcéraux.¹² On passe alors de 600 à 2.000 pages, ce qui donne le vertige au secteur financier de Gallimard, qui ne s'y oppose pas toutefois, tout en surveillant attentivement le risque d'explosion des devis.¹³ Quand Texier se désiste pour raisons de santé, Robert Paris reprend ce projet monumental en 1970 et désire très vite imprimer sa marque, avec l'idée de deux à trois tomes d'écrits pré-carcéraux, une période

Texier, Paris.

⁹ J. Texier, *Gramsci*, Paris, Seghers, 1966.

¹⁰ L. Althusser, *Le marxisme n'est pas un historicisme*, en Id. et al., *Lire le Capital*, Paris, Maspero, 1965, vol. II, pp. 73-108.

¹¹ A. Crézégut, *Les œuvres de Gramsci en France. Enquête dans les labyrinthes de l'édition*, «Mil Neuf Cent», 40, 2022, n. 1, pp. 122-42. Si cette première partie du présent article, issu d'une communication orale à un colloque, présente certaines analogies avec cet article, les deux restent très sensiblement différents quant à leur contenu, même pour cette partie, et est totalement inédit pour les trois-quarts restants.

¹² Lettre de Jacques Texier à Pierre Verstraeten, 11 avril 1967, Archives privées Jacques Texier, Paris.

¹³ Lettre de Pierre Verstraeten à Jacques Texier, 18 décembre 1966, Archives privées Jacques Texier, Paris.

qui l'obsède depuis le début des années 1960. Il est clairement moins intéressé par les *Cahiers*, ce qui agace Gerratana et l'Institut Gramsci tout aussi irrité par les attermolements de Gallimard.¹⁴ L'Institut va imposer, en contrepartie de ces fâcheux désagréments, une prise en charge d'une traduction complète des *Cahiers*, selon la nouvelle mouture scientifique de Valentino Gerratana; Robert Paris accepte et se lance à corps perdu dans cette entreprise dès 1973.¹⁵ Il convient de noter que l'Institut donne alors en exclusivité à Paris et à son équipe de traducteurs l'accès aux manuscrits gramsciens, dans les diverses variantes de l'écriture, tout comme il confie de façon transparente la méthode de reconstitution chère à l'équipe de Gerratana.¹⁶

Deuxième problème, en lien avec des devis en croissance exponentielle: l'éditeur rechigne à payer les traducteurs et curateurs au-delà du minimum.¹⁷ Cela commence déjà avec Texier, dès 1968, qui argue d'une dotation globale trop faible face à l'amplification du projet, et demande que l'on fasse une rallonge de 25.000 F initialement à 35.000.¹⁸ Gallimard sort la calculatrice, espère des ventes de l'ordre de 3.500 exemplaires, à 40 F le volume, c'est cher, mais il accepte finalement une petite rallonge de 3.500 F.¹⁹ Qui plus est, l'assistante d'italien grenobloise choisie par Texier, Marie-Gracieuse Martin semble, aux dires de Mascolo qui connaît bien l'italien, multiplier incorrections et négligences.²⁰ Cela convainc Mascolo d'embaucher sa propre relectrice, sur les conseils de Mme Martin, qui reconnaît humblement ces erreurs: ce sera Mireille Celse, elle aussi assistante d'Italien à Grenoble.²¹ Claude Gallimard traîne des pieds et il faut dire que les Italiens sollicités pour réaliser les introductions s'indignent des émoluments promis par les

¹⁴ Lettre de Robert Paris à Valentino Gerratana, 16 juillet 1972, Fonds de l'Institut Gramsci, Rome.

¹⁵ Lettre de Robert Paris à Valentino Gerratana, 11 avril 1973, Fonds de l'Institut Gramsci, Rome.

¹⁶ Lettre de Valentino Gerratana à Robert Paris, 22 mars 1973, Fonds de l'Institut Gramsci, Rome.

¹⁷ Je vais donner les chiffres d'époque, au vu de l'inflation corrigée et de la conversion en Euro, ils correspondent peu ou prou au chiffre en Euro, valeur de 2025.

¹⁸ Lettre de Dionys Mascolo à Jacques Texier, 18 octobre 1968, Archives privées Jacques Texier, Paris.

¹⁹ Lettre de Catherine von Bülow à Jacques Texier, 3 février 1969, Archives privées Jacques Texier, Paris.

²⁰ Lettre de Dionys Mascolo à Mme Martin, 29 décembre 1970, Archives Gallimard, Paris.

²¹ Lettre de Mme Martin à Dionys Mascolo, 29 septembre 1970, Archives Gallimard, Paris.

Français. Ainsi en est-il de Paolo Spriano, lorsqu'on lui propose 11.000 F, il s'étouffe, il «ne pense pas pouvoir entreprendre un travail pour une somme aussi minime», une somme ridicule par rapport à ce qu'on lui propose en Italie (quatre fois la somme française),²² et Mme von Bülow, cheville ouvrière du projet sur le plan administratif le reconnaît, «il sera très difficile de trouver quelqu'un pour cette somme».²³ La question financière restera toujours déterminante, conditionnant la suite. Si Gallimard publie à la hâte les *Lettres de prison* en 1970, avec un beau succès de librairie, grâce à une équipe de fortune composée de jeunes italiennes de Sorbonne-Nouvelle, les subventions du CNL (aujourd'hui Centre national du Livre, ex-Caisse nationale des Lettres) demandées en 1969, arrivent à échéance pour le projet d'Écrits de Gramsci.²⁴ Mascolo et Gallimard gagnent du temps, obtiennent une rallonge dans le temps, mais la nouvelle équipe de Robert Paris rencontrera encore et toujours les mêmes obstacles dans leur très ambitieux projet. En 1973, une équipe de sept traducteurs, marquée par l'identité double ENS de Saint Cloud et Paris III-Sorbonne Nouvelle, une équipe communisante, avec Claude Perrus, Pierre Laroche et Gilbert Moget notamment. Cette équipe dispose d'une enveloppe de 15.000 F (quand Marie-Gracieuse Martin s'était vu promettre 20.000 F à elle seule). Les traducteurs râlent, font la grève du zèle, insistent légitimement sur la difficulté à reconstituer le texte original photocopié sur des manuscrits difficilement lisibles. On leur accorde une petite rallonge, de 15 à 25 F la page. Gallimard donne son accord de principe mais s'inquiète... Le devis global, au-delà des frais pour les traducteurs, pourrait être de l'ordre de 125.000 F dont 20.000 ont déjà été versés.²⁵ Certains ont déjà claqué la porte, comme Gilbert Moget, et Gallimard doit donc mobiliser une armée de réserve dont le jeune Paolo Fulchignoni à qui on promet des rémunérations à peine supérieures au montant initial, mais inférieures au compromis arraché par les anciens traducteurs, 18 F la page. Outre la fronde des traducteurs, le curateur boude, lui aussi. Robert Paris exige les mêmes conditions qu'il a obtenues des éditions de l'EPHE (future EHESS), loin des modestes 8.000 F pour son travail global, qu'il prend avec minutie. Il est éconduit par Gallimard, qui lui

²² Lettre de Paolo Spriano à Dionys Mascolo, 5 décembre 1970, Archives Gallimard, Paris.

²³ Lettre de Catherine von Bülow à Gallimard, 13 janvier 1971, Archives Gallimard, Paris.

²⁴ Note de L. Boyer pour Gallimard, 12 mai 1969, Archives Gallimard, Paris.

²⁵ Note de Catherine von Bülow à Claude Gallimard, 29 juin 1973, Archives Gallimard, Paris.

offre une somme forfaitaire de 10.000 F, et 1% de droits d'auteurs si les ventes dépassent les 5.000 exemplaires. Pour l'éditeur, toute autre condition serait «folie, nous conduisant à pratiquer des prix de vente exorbitants! Ceux d'aujourd'hui sont déjà bien assez élevés».²⁶

Troisième conflit, celui-ci spécifique à la seconde équipe, autour de quelques personnalités. Il porte sur la valeur scientifique de la traduction si ce n'est sur des rivalités d'ego. Si l'idée d'une publication intégrale des *Cahiers* est validée en 1973, elle doit paraître de façon imminente en 1975, et pourtant elle commence à peine à être publiée en 1978. On passera sur le conflit entre les curateurs français et italien, vite résolu en apparence même si la préface de Paris aux *Écrits politiques* agacera profondément Gerratana. Si le premier voulait une publication chronologique des *Cahiers*, en commençant par les cahiers 1-2-3-4-5 (qui seront finalement publiés en dernier en français!), Gerratana le convainc finalement de commencer par le cœur philosophique, soit le Cahier 10.²⁷ Les premiers manuscrits livrés en 1973-1974 sont bien ces cahiers philosophiques centraux, dont la traduction est confiée à deux non-italianistes toulousains, deux philosophes heideggériens très influencés par la traductologie de Derrida: Gérard Granel et Henri Crétella. Le conflit entre Paris d'un côté et Granel de l'autre sera d'une rare violence verbale. Le curateur refuse de patronner leur manuscrit, le jugeant amateur, dilettante, malhonnête même. Il va jusqu'à dire que Granel n'est «pas ici dans son domaine, une traduction de l'italien ne s'improvise pas. Sans l'insistance de Mascolo, je n'aurais du reste jamais accepté un traducteur qui ignore ou connaît mal la langue qu'il prétend traduire».²⁸ On est déjà en 1976, Henri Crétella a accepté la plupart des modifications proposées par Paris et signera sous un pseudonyme, ironiquement il choisira celui de «Nino Negri».²⁹ Ce n'est pas une partie de santé avec Granel. Dans un premier temps, il reproche à Paris de pinailler sous prétexte d'une prétendue érudition, et envisage de claquer la porte.³⁰ Il n'accepte ensuite qu'un tiers des corrections, et

²⁶ Lettre de Claude Gallimard à Dionys Mascolo, 13 décembre 1974, Archives Gallimard, Paris.

²⁷ Lettre de Robert Paris à Valentino Gerratana, 11 avril 1973, Fonds de l'Institut Gramsci, Rome.

²⁸ Lettre de Robert Paris à Robert Gallimard, 11 octobre 1976, Archives Gallimard, Paris.

²⁹ Lettre d'Henri Crétella aux éditions Gallimard, 21 juillet 1976, Archives privées Crétella.

³⁰ Lettre de Gérard Granel à Dionys Mascolo, 24 juin 1976, Archives Gallimard, Paris.

pose ce compromis comme un ultimatum.³¹ Ce compromis précaire, toujours instable, semble avoir tenu pour permettre la livraison du premier volume des *Cahiers* en 1978. Entre-temps, le plus docile en apparence Crétella se venge, il reproche à Paris de s'approprier Gramsci pour le déformer à sa manière, «censurant le Gramsci des *Quaderni*», triant les textes à sa convenance, réglant des comptes politiques à grand renfort d'érudition. Son modèle serait sa façon d'avoir découpé les *Écrits politiques*, une édition partielle et très partielle.³²

Pour finir ce chapitre, il faut en revenir au maître du projet, l'éditeur Claude Gallimard, maintes fois averti par ses subalternes sur le danger d'un gouffre financier avec des devis galopants, même s'il a toujours soutenu le projet. Une affaire de prestige pour un grand auteur, d'honneur aussi vis-à-vis de l'engagement envers Einaudi, alors que Gallimard avait déjà fait faux bond pour un ambitieux projet commun d'*Histoire du marxisme* où les tensions entre Furet et Nora d'un côté et Hobsbawm de l'autre avaient atteint leur paroxysme.³³ Ce n'est pas avant tout une question d'argent. Alors, les *Lettres* sont un succès de librairie, avec 4.000 volumes vendus sur le champ, 6.500 dans la durée, dégageant un chiffre d'affaires de 300.000 F.³⁴ Toutefois, la maison comprend vite que l'affaire ne sera pas rentable. L'intérêt premier, *dixit* Von Bülow, restait d'agir «sans tarder, sinon Gramsci risquerait de nous échapper». ³⁵ Car après une décennie de silence, la mode gramscienne avait suscité l'appétit des rivaux, du Seuil à Maspero et une demi-douzaine d'autres éditeurs qui n'attendent qu'une chose, que Gallimard se désiste.³⁶ Les premiers chiffres de vente des *Écrits politiques* en 1974 révèlent un succès, déjà plus relatif, le premier tome se vend à 3.800 exemplaires, mais le second seulement à 1.900, et se divise encore de moitié pour le troisième. Dans un contexte financier adverse dans le monde de l'édition à la fin des années 1970, Gallimard donne comme consigne l'austérité, alors qu'il craint que les «premiers tirages mettront quelques années avant de s'épuiser». ³⁷

³¹ Lettre de Gérard Granel à Dionys Mascolo, 29 août 1976, Archives privées Crétella.

³² Lettre d'Henri Crétella à Dionys Mascolo, 7 juillet 1976, Archives privées Crétella.

³³ Voir A. Crézégut, *Sur une impossible histoire du marxisme à Paris: un monde éditorial français provincialisé?*, «Actuel Marx», 2024, 75, pp. 149-67.

³⁴ Gramsci: rythme annuel des ventes, 3 octobre 1977, Archives privées Gallimard, Paris.

³⁵ Lettre de Catherine von Bülow à Gallimard, 2 novembre 1967, Archives Gallimard, Paris.

³⁶ Lettre de Paul Flamand à Bollati, 16 janvier 1969, Archives Einaudi, Turin.

³⁷ Lettre de Claude Gallimard à Dionys Mascolo, 13 décembre 1974, Archives Gallimard, Paris.

On n'a pas de chiffres de vente pour les *Cahiers*, difficile de penser que chaque volume ait dépassé le millier d'exemplaires, très loin du *bestseller* de Macciocchi, son *Pour Gramsci*, vendu à 40.000 exemplaires et traduit en plusieurs langues. Alors, Gallimard respecte son contrat et lisse les pertes. Ce sera un volume mal commercialisé, mal ficelé pour le béotien (sans index de noms, avec des notes vétilleuses, une forme sans explication limpide en notes). Chaque sortie de volume rencontrera, si ce n'est pour le dernier en 1996, un accueil médiatique discret, si l'on peut user d'un euphémisme.

2. Un acte manqué dans l'espace public: oublier Gramsci

Je vais me concentrer sur deux ou trois moments clés. En 1975, ce qui devait être le lancement en grandes pompes à Paris d'un Gramsci qui aurait pu être le repère de toute une génération d'intellectuels, 1976, la publicisation ratée dans un contexte plus en clair-obscur qu'il ne semblait dans l'euphorie bientôt douchée de l'eurocommunisme, enfin 1977 puis 1978, la commémoration de l'anniversaire de la mort de Gramsci qui sonnera comme un requiem de Gramsci en France, alors que sont publiés les premiers tomes des *Cahiers* en France.

Commençons par 1975, la date choisie par l'Institut Gramsci, Einaudi et le Pci *in fine* pour faire de la France, de Paris, la plateforme de projection de leur gramscisme à l'international. Il est alors décidé d'une grande initiative à la MSH (Maison des sciences de l'Homme). L'objectif semble modeste, présenter au public français la démarche de l'édition critique de Gerratana, signaler qu'elle sera bientôt accessible en Français, un gentil coup de pression à Gallimard, enfin contrer certaines lectures gauchistes à la mode, celle de Macciocchi bien sûr et ironiquement celle aussi de Robert Paris, pourtant curateur du volume.³⁸ Le médiateur est logiquement Jacques Le Goff, président de la toute nouvelle EHESS, et leur initiative avait de l'ambition. Le «listing des présents» a de quoi faire rêver avec les présences attendues de Lacan, Derrida, Debray, Bourdieu, Balibar mais aussi Maurice Godelier, Pierre Vidal-Naquet, Jacques Berque, Maxime Rodinson ou Françoise Héritier.³⁹ On ne saura jamais réellement qui était présent,

³⁸ *Notizia Einaudi* sur l'édition critique des *Quaderni*, 1975, en Français, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

³⁹ Liste des présents selon Einaudi, 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

tant la publicité de l'événement fut nulle, il suffit de constater que cinq journalistes français ont été dépêchés, souvent de journaux mineurs (à l'exception de l'«Express», avec Dominique Fernandez et Max Gallo) contre vingt-quatre côté Italien. Les correspondances nous indiquent d'autres présents, comme Ernest Labrousse, enthousiaste,⁴⁰ ou Alain Touraine, qui dit faire le maximum dans son emploi du temps chargé.⁴¹ De son côté, Lévi-Strauss se contente d'envoyer son assistant au Collège de France, le «nouveau philosophe» Jean-Marie Benoist en éclaireur.⁴² Cet acte manqué, cette rencontre en demi-teinte alimentera bien des rancœurs. La médiation se faisait alors entre deux vieux amis, les historiens Jacques Le Goff et Ruggiero Romano. Vingt ans après, Romano règle ses comptes avec Le Goff, lui reproche son ingratitude, ses lâchetés et son esprit de courtoisie. Et il en revient à cette séance, lui reprochant de n'avoir rien fait pour lui donner l'ampleur qu'elle méritait, et d'avoir même été écarté de l'initiative. Le Goff répond de manière laconique: «à ta demande, j'ai organisé un mini-colloque Gramsci à l'École, d'ailleurs financé, je le reconnais par Einaudi. L'École a offert son nom, un local et un cocktail».⁴³ Une réponse froide et significative. Dans les archives de l'EHESS, on retrouve même des histoires de cocktails impayés. Et plus significativement, sous sa présidence, comme il le confiera à Michel Vovelle, il fut souvent «le cul entre deux chaises» entre les manœuvres de l'équipe de Furet, accompagné de René Rémond, Alain Besançon et une autre menée par Georges Haupt, tragiquement décédé en 1978, suivi par Robert Mandrou, Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vernant.⁴⁴ Furet gagnera la bataille, et Gramsci tombera dans un oubli relatif à l'EHESS une fois la mode retombée. Entre-temps, il faut reconnaître que Le Goff fit, peut-être trop peu, en soutenant des figures gramsciennes dans l'institution, davantage les doux Soriano et Abdel Malek que l'obstiné Robert Paris peut-être,⁴⁵

⁴⁰ Lettre d'Ernest Labrousse à Jacques Le Goff, 18 juin 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

⁴¹ Lettre d'Alain Touraine à Jacques Le Goff, 18 juin 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

⁴² Lettre de Jean-Marie Benoist à Jacques Le Goff, 15 juin 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

⁴³ Lettre de Jacques Le Goff à Ruggiero Romano, 11 mars 1996, Archives Le Goff, EHESS, Paris, 66 AJ 1186-1193.

⁴⁴ Lettre de Jacques le Goff à Michel Vovelle, 18 mars 1976, Archives Le Goff, EHESS, Paris.

⁴⁵ Lettre de Jacques le Goff à Marc Soriano, 8 octobre 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris.

organisant des séminaires de sensibilité gramscienne sous la direction d'E. P. Thompson, Eric Hobsbawm ou Arno Mayer.⁴⁶ Ceci est une autre histoire.

Je serai plus laconique sur l'année 1976, alors que Gramsci sort enfin du purgatoire éditorial, y compris par une édition élargie de l'anthologie de 1959, toujours par les presses du Pcf. La brève parenthèse eurocommuniste, marquée par le XXIIe Congrès du Pcf et l'abandon du concept de la dictature du prolétariat, ne survivra pas à 1977, et la rupture du Programme Commun. Cette édition de 1975, *Gramsci dans le texte*, est riche avec une belle préface et un choix judicieux de textes de la main de François Ricci, maître d'André Tosel. Que d'occasions manquées alors, tel débat sur *Gramsci et l'État* autour du livre de Buci-Glucksmann annulé au dernier moment au CERM (Centre d'études et de recherches marxistes) en dépit des efforts de son cœur vivant, l'ouvrier métallurgiste Nicolas Pasquarelli, ami de Jacques Texier.⁴⁷ Tel autre débat public à la Fête de l'Humanité avec Tosel sans aucune suite avant que «Gramsci ne redevienne une bête noire».⁴⁸ Et tant d'autres espaces de discussion bien vite tués dans l'œuf. Georges Labica, qui était prêt, en bon althussérien hétérodoxe, en gardera une certaine rancœur y compris envers Lucien Sève, qui avait de façon libérale mis toute son énergie à faire publier ce *Gramsci dans le texte*, avant de se soumettre aux diktats du parti. Il décidera ainsi de faire migrer son *Dictionnaire critique du marxisme*, commandité par Sève,⁴⁹ des Éditions sociales vers les PUF, lui donnant une tonalité clairement althusséro-gramscienne, eurocommuniste finissante, ce qui suscitera à son tour le ressentiment de Sève.⁵⁰

On en vient enfin à 1977, date symbolique s'il en est et tournant dans l'histoire de Gramsci en France, avec ces rencontres qui n'auront pas lieu. Je ne vais pas m'alourdir sur le contexte français, et ces lectures surdéterminées par le contexte: toujours dangereux pour le Pcf, devenu de plus en plus inutile au Ps et à la Cfdt, il lasse les maoïstes de la veille en transition vers d'autres horizons, parfois ceux de libéraux du lendemain. Alors quand l'Institut Gramsci veut faire du Congrès

⁴⁶ Lettre de Jacques Le Goff à Heller 23 mai 1975, Archives Le Goff, EHESS, Paris

⁴⁷ C. Buci-Glucksmann *et al.*, *Ouverture d'une discussion?*, Paris, Maspero, 1979, p. 86.

⁴⁸ Entretien avec Antoine Spire, 5 octobre 2016, Ivry.

⁴⁹ Lettre de Georges Labica à Lucien Sève, 5 juin 1977, Archives privées Lucien Sève, Malakoff.

⁵⁰ Deuxième entretien avec Lucien Sève, 29 mars 2017, Malakoff.

de Florence bien plus qu'une commémoration du 40e anniversaire du génie du marxisme italien, il est stupéfait du désintérêt des gramsciologues français. Certes, l'Institut mise exclusivement sur Christine Buci-Glucksmann, aux côtés d'Eric Hobsbawm et Franz Marek. Elle est la plus proche de la ligne eurocommuniste, certes penchant un peu trop à gauche, vers Ingrao, que l'Institut chérit. Elle se voit donc confiée une lecture principale, autour du concept de révolution passive qu'elle explore avec une certaine prescience par rapport à l'automne de la gauche triomphante partout.⁵¹ L'Institut se veut libéral d'esprit sous l'égide de son directeur Franco Ferri, tout du moins avec les Français. Les invitations sont larges, exceptée Macciocchi, même les gauchisants Robert Maggiori et Dominique Grisoni sont griffonnés comme noms potentiels. Ce sera la douche froide, sans doute des hasards mais symptomatiques, et il est vrai que les invitations furent lancées bien tardivement. Tous déclinent leur participation au grand débat entre Français sur Gramsci, qui ne pouvait avoir lieu en France. Certains arguent de soucis de santé, qui sont sans doute sincères quand on connaît le pedigree des concernés, c'est le cas de François Ricci⁵² ou de Jacques Texier.⁵³ D'autres arguent d'impossibilités académiques, difficile de savoir si c'est une réponse de courtoisie. Ainsi en est-il de Robert Paris, «pris par une série d'engagements» à l'EHESS,⁵⁴ et de même pour Georges Haupt, visiblement submergé, un an avant son décès soudain à l'aéroport de Rome.⁵⁵ La réponse la plus cocasse est celle d'Althusser, qui lui aussi, se justifie par le surplus de travail à l'ENS. Il va jouer au chat et à la souris avec eux. Il rappelle que dernièrement il a participé à Venise autour du 11 novembre, jour férié, pour participer à un colloque du «Manifesto» sur les pays de l'Est, où il aura des propos très durs envers le communisme de l'Est, comme envers celui de l'Ouest. Avec humour, il conclut, «les 9 et 10 décembre,

⁵¹ Lettre de Christine Buci-Glucksmann à Franco Ferri, 2 octobre 1976, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome, UA-256.

⁵² Lettre de François Ricci à Franco Ferri, 7 novembre 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome UA-256.

⁵³ Réponses négatives à la participation au colloque, automne 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome UA-256.

⁵⁴ Lettre de Robert Paris à Franco Ferri, 6 novembre 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome UA-256.

⁵⁵ Réponses négatives à la participation au colloque, automne 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome UA-256.

il n'y a malheureusement pas de commémoration nationale! Je suis donc moralement et matériellement coincé. Je voulais te dire: c'est une raison dérisoire mais elle est plus forte que moi». ⁵⁶

Alors finalement il y aura bien un colloque français annoncé à Nanterre en cette année 1977, les Français s'en chargeront comme hôtes et acteurs après avoir refusé d'être les invités et spectateurs de l'acte italien. Il sera organisé à contre-temps, en janvier 1978, sous la forme de questions posées à l'œuvre de Gramsci. On y retrouve l'équipe d'«Il Manifesto», un Massimo Salvadori proche du PSI craxien, sans guère de figures du PCI berlinguerien. Côté français, les «eurocommunistes» Buci-Glucksmann, Tosel, Texier, en crise de foi, mais aussi les socialistes gramsciens Portelli ou Michel Charzat, en quête identitaire. En effet, l'ex-communiste devenue journaliste au «Figaro», Annie Kriegel, y assiste, inquiète par ce que l'eurocommunisme veut dire. Elle en sort rassurée dans ses notes, surtout à partir de la présentation de Buci-Glucksmann. Ces gramsciens-là sont en crise, tout est «crise» pour eux: crise du marxisme et du communisme, crise du tropisme italien parmi les intellectuels français, crise de la gauche dans son ensemble ⁵⁷. Comme un signe lourd de sens, les actes du colloque que promettait Hugues Portelli au sein des PUF où il avait une certaine influence, ne furent jamais publiés.

3. *«Le débris d'on ne sait quel grand jeu», hommage aux amoureux, aux naufragés, aux désespérés de Gramsci*

Je veux finir ici par un double hommage à deux cavaliers solitaires dans ce qui fut souvent le désert aride du gramscisme français, avec ses rares oasis et ses nombreux mirages, je me permettrais d'y ajouter le souvenir personnel de deux personnes qui m'ont énormément aidé sur mon chemin escarpé vers la finalisation de mon travail.

Tout d'abord, André Tosel, humaniste de notre temps, mais aussi hors de cette époque sans âme. Nous avons échangé une vaste correspondance, en un temps très court, nous nous sommes vus plusieurs fois à Paris comme en Sardaigne, nous avons élaboré des projets communs perdus dans les limbes éditoriaux. Une générosité sans pareille, une soif inextinguible de connaissances, une aide inestimable dans la relecture

⁵⁶ Lettre de Louis Althusser à Franco Ferri, 15 novembre 1977, dans le dossier *Politica e storia in Gramsci*, 1977, in Fondo dell'Istituto Gramsci, Rome UA-256.

⁵⁷ Colloque sur l'eurocommunisme à Nanterre, janvier 1978, Archives Kriegel, IHS, Nanterre.

de mes textes. Et ce doute qui l'assaillait: et si j'avais raté des moments, ce passage, tout peut-être? Tosel restait un pascalien converti au gramscisme, avec des teintes de spinozisme. Si on reste sur l'entretien qu'il m'a accordé, combien d'échecs dont il n'était aucunement responsable. Si l'université n'a pas été en mesure d'accueillir son travail autour de Gramsci, si Nice fut son paradis perdu, avec les suggestions si précieuses d'Éric Weil, ce maître en hégélianisme, la Sorbonne fut hélas le tombeau de ses illusions perdues. Il regrettait de s'être trop enfermé dans ce monde universitaire, si étroit trop souvent. Il fit ce qu'il a pu, dans l'intermonde bisontin, ce beau colloque sur la modernité de Gramsci en 1989, publiés par les Éditions de l'université franc-comtoise, dont il dira «ensuite Gramsci en France, c'est terminé, c'est vraiment terminé». Alors certes, il regrettait encore de ne pas avoir fait assez dans le PCF, où il restait de ce monde ouvrier disloqué, des humbles qui sentent et comprennent un peu quand même, des subalternes autodidactes qu'il aimait tant. Mais était-ce de sa faute, de ne pas avoir pu convaincre l'ouvrier de Peugeot Martial Bourquin, qui se fait happer par ses mandats d'élu et les chants des sirènes du PS. Si l'université comme le parti étaient des appareils bureaucratiques insensibles à la pensée vraie que portait Tosel, il n'y a ni faute ni péché de sa part. Il m'arrivait, audace insouciant et orgueilleuse de la jeunesse, de lui reprocher sa prose aussi lumineuse que touffue, érudite qu'absconse, il acquiesçait, je lui promis un compte-rendu de son dernier livre (*Étudier Gramsci*), qui se transforma en un vaste éloge funèbre. Lui regrettait, encore, que personne ne le lise, que les érudits le boudent. La seule foi qu'il gardait, avec un sourire lumineux, c'est quand il parlait de son travail pour le dialogue interculturel, œcuménique entre les fois, auprès des prêtres, rabbins, imams. Là revenait la lumière sur son visage triste, celui de son passé de chrétien progressistes qui l'a, malgré tout, porté vers Gramsci. Il faudra relire Tosel calmement, ses volumes des années d'hiver, des décennies 1980 à 2000, sont des perles. Sur notre sujet, outre le petit et dernier volume anthologique de 1983, publiées par la volonté de Claude Mazauric et Lucien Sève, je pense à ceux publiés chez les éditions toulousaines de Gérard Granel, historicisant la pensée de Gramsci dans sa matrice historiciste très italienne. Tosel tenait à remercier ces médiateurs-là, au moment où toutes les portes des éditeurs commerciaux ou universitaires parisiens se refermaient.⁵⁸

⁵⁸ Entretien avec André Tosel, 10 décembre 2016, Paris, entre autres.

Ensuite, Robert Paris, ce fut une rencontre des plus étranges et des plus belles, avec cet érudit désenchanté au destin tragique. Je suis gêné de l'évoquer, et préfère rester discret sur la réalité de son état les derniers temps. Il me fallut des années pour retrouver sa trace, oublié de tous, sa famille cultivant le secret comme une honte qui n'avait pas lieu d'être. Son fils Georges me fit prudemment confiance, et m'emmena le retrouver. Aucune communication n'était possible, un corps figé, un visage pétrifié, une grande déception pour le chercheur égoïste que j'étais, tant il était la mine d'or absolue sur le sujet. On a dû se voir en tout une demi-douzaine de fois. Il comprenait, bien plus que ce qu'il pouvait dire. Les communications se limitaient à des mouvements de tête, des sourires ou sourcils froncés, sans mots. Quand je lui exposai mon travail la première fois, je sentis son ironie mordante face au blanc-bec que j'étais, des «non» de la tête, des rires qui me visaient, moi. Je sortis vexé et me promis de ne pas revenir. Puis j'ai cherché, encore et toujours, pour lui reparler et ne plus être ridicule. Deux, trois, quatre, cinq peut-être six fois. Et au fur et à mesure, comme un miracle, nous nous comprenions, un peu. Je lui exposais mes hypothèses, il émettait des «oui» et «non» verbaux, et de plus en plus de «oui» avec un sourire généreux et non plus sarcastique. Quand je me moquais, avec mon ironie à moi, de certains gramsciologues patentés (du passé bien sûr), il riait de bon cœur. Il jouait avec moi lorsque je fis le jeu de pistes infernal pour savoir à qui il écrivit entre 1961 et 1964 parmi les anciens camarades de Gramsci pour mener son enquête à lui, sur les traces du «vrai» Gramsci au-delà du «mythe» gramscien. «Monsieur Paris, si je vous dis Bordiga, Tasca, Togliatti, Leonetti»... je compris ensuite une partie de l'équation et de ses inconnues... lorsque je trouvais enfin qui était caché derrière le pseudonyme de «Gatto Mammona»⁵⁹, de lui il apprit beaucoup de choses qui éclairèrent sa préface aux *Écrits politiques* de 1974. Lors de notre dernière rencontre, avec une parole plus souple, il me dit juste: «Merci» avec un sourire lumineux. Ce fut un adieu, entre-temps, je fis, comme je le pus, la médiation avec ses amis dont il avait perdu la trace, Claudie Weill, Maurice Aymard et d'autres. Je n'ai pas fait assez mais j'ai fait ce que j'ai pu.⁶⁰

⁵⁹ Sur Gatto Mammona, voir l'article de Philippe Bourrinet dans *Le Maitron*: <https://maitron.fr/verdaro-virgilio-dit-gatto-mammona-dit-professeur-rutli/>.

⁶⁰ Entretien avec Robert Paris, 7 décembre 2016, entre autres.

Mon ultime recommandation est donc aussi de relire Robert Paris, s'il y avait un texte à relire, pour comprendre l'ampleur de son enchantement désenchanté envers Gramsci. Il a aimé Gramsci autant qu'il l'a haï, comme me le confiait un de ses proches: «il parlait de Gramsci comme d'une maîtresse dont on ne peut se débarrasser». ⁶¹ Mais l'amour déçu prime dans ce sublime entretien à la «Quinzaine Littéraire» en 1996, lors de la publication enfin du dernier tome des *Cahiers*, la fin d'une entreprise qui a duré près de quarante ans, depuis sa thèse jamais conclue sur Gramsci. Tout est là, beaucoup de Gramsci, le gramscisme saisi dans le vif, toute l'érudition acérée et pénétrante de Paris. En effet, pour lui, le gramscisme français ne fut que le passé d'une illusion, avec ce fantasme d'un PCI libéral et le schibboleth de son œuvre mal comprise qui éclairerait tous les mystères de la politique. C'était le «mythe de Gramsci, au gré des saisons et des modes, un auteur qu'on ne lisait guère [...] qui s'est révélé un soufflé dégonflé». Alors, si lui était fasciné par le Gramsci dirigeant politique – aimant le premier, libertaire, détestant le second, léniniste –, à force de travail, il se reprit d'amour pour sa maîtresse en lambeaux dans les *Cahiers*. Cette écriture omnivore, cette curiosité polymorphe, cet esprit visionnaire, de l'émergence de l'Islam au défi de l'américanisme, des polars préparant l'ère du cinéma aux mutations de l'extrême-droite. La formule de Paris est belle, une «œuvre qui invitait perpétuellement à se sortir d'elle-même, par la patience et l'ironie de la prose, loin des désillusions de la politique». Retrouvant les intuitions de François Ricci, chrétien progressiste dans sa jeunesse, qui faisait de Gramsci un auteur pascalien de la fragmentarité, ne laissant à ses successeurs que des projets d'édition labyrinthiques aux infinies ramifications, Paris voyait en Gramsci une «fragmentarité inachevée qui fait sens», dont à la fin ne ressort que la «double et symétrique absence de l'auteur et de l'œuvre». Robert Paris cite alors Paul Valéry, car il laisse devant nous «un débris d'on ne sait quel grand jeu». ⁶²

Il nous convient à nous, fort modestement, après des décennies où il ne restait plus que des «débris» de la mode gramscienne passée dont nous pouvons enfin faire la critique du mythe en France, et de comprendre le «grand jeu» dont Gramsci fut l'auteur désœuvré, d'une œuvre non-autorisée.

⁶¹ Echanges informels avec Michel Prat, responsable du Musée Social-CEDIAS.

⁶² R. Paris, *Gramsci: Les Cahiers de Prison rendus à eux-mêmes (Entretien par Robert Bonnaud)*, «La Quinzaine littéraire», n. 693, 16-31 mai 1996, pp. 23-24.